

THEATRE MUSICAL

FEYDEAU'Z FOLIES

COMEDIE DE
FRANK DELORME
*d'après la vie et l'oeuvre de
Georges Feydeau*

Graphisme: Frank Delorme

FEYDEAU'Z FOLIES

Comédie de Frank Delorme
d'après l'univers de Georges Feydeau

Chansons de
Charles Aznavour, Georges Brassens, Serge Gainsbourg,
Claude Nougaro, Boris Vian et autres...

avec :

dans le rôle de

Alphonse Bitovent : **Benoît Dendiével**

Lucien Folbraguette : **Sébastien Ricard**

Yvonne Folbraguette : **Virginie Debay**

Olympe Aigrenville : **Dianne Coutteure**
ou **Camille Elleboudt**

Hortense, domestique

La Môme Crevette : **Catherine Fortin**

Création lumières :
Maxime Demilly

Scénographie, graphisme et mise en scène :
Frank Delorme

FEYDEAU'Z FOLIES EN QUELQUES POINTS

par Frank Delorme, auteur et metteur en scène

- « *Feydeau'z Folies* » est un spectacle échevelé dans laquelle la comédie se mélange à de magnifiques moments musicaux, sans occulter la vision critique et cynique de ce petit monde frivole de la bourgeoisie du Paris de la Belle Epoque, insouciant de cette guerre de 14-18 qui fait rage à sa porte, malgré le danger présent des bombardements des Zeppelin et la Grosse Bertha...

Dans le fond, c'est le portrait drôle mais sans complaisance de cette société nombriliste toute vouée à ses plaisirs, à ses intérêts, assumant ses lâchetés et hypocrisies et qui vit ses derniers jours.

Dans la forme, c'est un mélange moderne de Vaudeville et de Cabaret, servi par cinq acteurs-chanteurs-musiciens. (Le cinéma muet et le Burlesque américain ne sont pas très loin non plus.)

- **Derrière la légèreté du Vaudeville, un contexte dramatique: Paris bombardée.**

Du 30 août 1914 au 15 septembre 1918, Paris a été bombardée régulièrement par l'aviation allemande. D'abord par les Taubes, (avions ressemblant à des pigeons, par leurs ailes et leurs queues), puis par les dirigeables Zeppelins, et pour finir par les Gothas, bombardiers biplans, allemands, (La seule année 1918 compta 14 raids aériens pour 271 points d'impact.) En tout, 702 projectiles furent lancés sur Paris, provoquant la mort de 265 civils et 704 blessés.

A cela s'ajoutent 57 journées de bombardements, entre le 23 mars et le 9 août 1918, par la Grosse Bertha, canon Krupp à longue portée de 120 km (306 obus furent lancés et qui firent 250 tués et 678 blessés.)

« *Feydeau'z Folies* » se déroule donc lors d'une de ces journées de bombardements, à la fin de la guerre de 14-18

« *Feydeau'z Folies* » dépeint cette société à deux vitesses où, pendant que certains mourraient au front ou travaillaient dans les usines belliqueuses, d'autres ne pensaient qu'à une chose ; faire la fête, vivre leurs plaisirs et leurs turpitudes en toute quiétude.

Le couac final, l'issue apocalyptique du spectacle, qui va à l'encontre des « happy ends » typiques des vaudevilles de Feydeau, se veut un clin d'oeil au film de **Fellini**, « *Répétition d'orchestre* ».

- **Le texte.** « *Feydeau'z Folies* » est un texte original inspiré et respectueux de l'univers loufoque du roi du Vaudeville du Paris de 1900, George Feydeau (1862 – 1921).

Ce n'est ni un montage de différents textes, ni un collage de scènes de Feydeau. C'est un texte unique, « tricoté » à partir de situations, de gags, de répliques tirés d'une vingtaine d'œuvres, « passés au mixeur » d'une écriture personnelle où se débattent six personnages tout droit venus des folies de Feydeau. (On pourra néanmoins reconnaître deux extraits adaptés de « *On purge Bébé* » et de « *Feu la Mère de Madame* ».)

La comédie se divise en deux actes.

Les pièces qui ont inspiré l'élaboration de « *Feydeau'z Folies* » sont, entre autres :

TAILLEUR POUR DAMES, (création le 17 décembre 1886)

CHAT EN POCHE, (19 septembre 1888)

C'EST UNE FEMME DU MONDE, (10 mars 1890)

MONSIEUR CHASSE, (23 avril 1892)

LE SYSTEME RIBADIER, (30 novembre 1892)

UN FIL A LA PATTE, (29 mars 1894)

L'HÔTEL DU LIBRE ECHANGE, (5 décembre 1894)

LE DINDON, (8 février 1896)

SEANCE DE NUIT, (29 mars 1897)

LA DAME DE CHEZ MAXIM, (17 janvier 1899)

LA MAIN PASSE, (1^{er} mars 1904)

LA PUCE A L'OREILLE, (2 mars 1907)

OCCUPE-TOI D'AMELIE, (15 mars 1908)

FEU LA MERE DE MADAME, (15 novembre 1908)

LE CIRCUIT, (29 octobre 1909)

ON PURGE BEBE, 12 avril 1910

MAIS N' TE PROMENE DONC PAS TOUTE NUE !, (25 novembre 1911)

ON VA FAIRE LA COCOTTE, pièce inachevée (1^{er} acte répété en 1913)

JE NE TROMPE PAS MON MARI, (17 février 1914)

HORTENSE A DIT « J' M'EN FOUS ! », (14 juin 1916)

- Le titre est un clin d'œil à ce que Feydeau appelait lui-même ses folies, c'est-à-dire, les imbroglis, personnages et situations quasi surréalistes qu'il se plaisait à inventer.

C'est aussi une référence à tous ces lieux parisiens du début du siècle où régnaient les Revues, le Music-Hall, le Vaudeville comme les Folies Bergère, les Folies Marigny, les Folies Belleville, Parisiennes, Rambuteau, Cluny, Dauphine, Javel, Montmartroises, Saint-Antoine... Le titre « *Feydeau'z Folies* » rappelle également les « *Ziegfeld Follies* », qui régnaient à la même époque sur le Broadway new yorkais.

C'est aussi, malheureusement, en rapport avec la propre fin de Feydeau qui mourut fou, des conséquences de la syphilis, à cinquante-huit ans, en 1921, après deux ans d'internement à Rueil Malmaison. Avec lui, mourait une certaine époque dont il fut le chantre.

- **Le début de l'histoire.**

Lucien Folbraguette et son épouse Yvonne s'apprêtent à célébrer le cinquième anniversaire d'une apparente heureuse vie matrimoniale. Mais le vernis hypocrite de ce tableau idyllique se fissure et éclate quand la Môme Crevette, cocotte et danseuse des Folies Bergère fait irruption dans leur vie et qu'Alphonse Bituvent, ludopathe invétéré, a accepté d'entrer au service du couple pour éponger une dette de jeu...

- **La musique.**

Comme tout vaudeville qui se respecte, la chanson y occupe une place importante.

- Pendant le jeu, où la parole chantée vient en continuité ou commentaire du texte parlé.
- Durant le changement de décor, pour que le « soufflé » ne retombe pas.

L'originalité des chansons choisies est qu'elles appartiennent en majorité à des chanteurs très connus de la chanson française, comme **George Brassens, Serge Gainsbourg, Boris Vian...** Malgré l'anachronisme, leur langage et leur propos s'intègrent à l'intrigue de façon surprenante.

Parmi ces chansons, figurent :

« **La Femme des Uns sous le Corps des Autres** »,
« **L'Eau à la Bouche** », « **Cha Cha Cha du Loup** »,
de Gainsbourg.

« **La Complainte des Filles de joie** »,
« **Quatre-vingt-quinze fois sur cent** », de Brassens.

« **Les Don Juan** », de Nougaro.

« **Ne vous mariez pas, les filles !** »,
« **Rock Hoquet** »,
« **J' coûte cher** », de Vian.

« **Les p'tites Femmes de Pigalle** », de Serge Lama.

Les chansons sont interprétées en direct, sur fond de playback.

- **L'esthétique du spectacle.**

Les costumes et accessoires seront respectueux de l'époque, sans simplification, ni modernisation.

La scénographie. Un décor relativement réaliste, à transformations rapides (à vue, le temps d'une chanson), permettant de passer d'un espace à un autre.

- **Durée du spectacle : 2h sans entracte.**

Décor d'int Acte 1 chambre



Décor Acte 2
Salon

**FEYDEAU'Z
FOLIES**



Georges Feydeau

Fils de l'écrivain réaliste Ernest Feydeau, Georges Feydeau est né à Paris le 8 décembre 1862. A ses débuts, il est attiré par la carrière d'acteur et joue ses propres monologues dans les salons parisiens avec Le Cercle des Castagnettes, compagnie d'amateurs qu'il avait fondée (1876-1879). Sa première pièce, "*Par la fenêtre*", est jouée en 1882, alors qu'il n'a que 19 ans. Feydeau connaît son premier succès public à 25 ans, en 1886 avec "*Tailleur pour dames*" créé au Théâtre de la Renaissance. Feydeau connaît en-

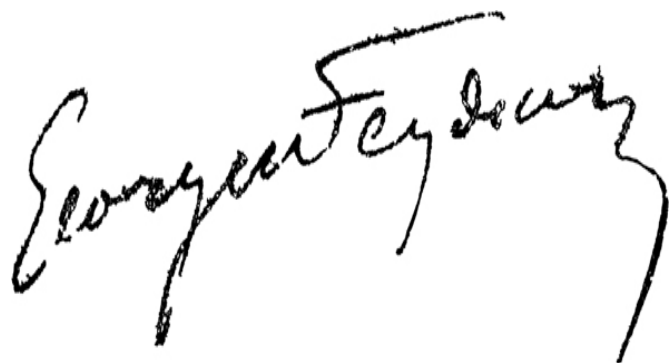
suite une période plus difficile. Il se marie, le 14 octobre 1889, avec Marianne Carolus-Duran, fille du peintre Charles Carolus-Duran. La consécration vient en 1892 avec le succès retentissant de "*Monsieur chasse*" puis du "*Système Ribadier*", œuvres qui lui valent le titre de « roi du vaudeville ». Dès lors, Feydeau enchaîne les réussites ; "*Un fil à la patte*" et "*L'Hôtel du libre-échange*" (1894), "*Le Dindon*" (1896) et "*La Dame de chez Maxim*" (1899), autant de pièces écrites avec brio et toujours à l'affiche aujourd'hui. Suivront d'autres succès comme "*La Main passe*" (1904), "*La Puce à l'oreille*" (1907), "*Occupe toi d'Amélie*" (1908). Habitué de chez Maxim's et d'autres lieux de la fête parisienne, il puise son inspiration de sa vie de noceur noctambule, au cours de laquelle il perd beaucoup d'argent au jeu. (Au point que, grand amateur de peinture, il devra mettre sa collection aux enchères en 1901 et 1904.) Son couple bat de l'aile. Feydeau renouvelle le genre du vaudeville par une étude plus approfondie des caractères dans ses comédies de mœurs en un acte, montrant notamment la médiocrité des existences bourgeoises dont il trouve l'origine dans son propre environnement et qu'il tourne en ridicule, "*Feu la mère de Madame*" (1908), "*On purge Bébé*" (1910), "*Mais n' te promène donc pas toute nue*" (1912), "*Hortense a dit J' m'en fous !*" (1916). (En septembre 1909, après une violente dispute avec sa femme, il a quitté le domicile conjugal - cette séparation aboutira au divorce en février 1916 - et s'est installé dans un palace tout proche de la Gare Saint-Lazare, le Grand Hôtel Terminus, chambre 189. Ce lieu deviendra en fait son domicile pour une dizaine d'années.) Il sera interné en octobre 1919 pour des troubles psychiques dus à la syphilis dans la clinique du docteur Sicard, à Rueil-Malmaison. Feydeau y est atteint tour à tour de surmenage, de mégalomanie, de paranoïa. Dans ses délires, il parle aux objets, aux oiseaux, se prend pour un veau, meugle et broute le gazon du parc. L'auteur à succès, l'observateur de la société « fin de siècle », qui avait tant fait rire le public de la Belle Epoque, finit ainsi ses jours tristement. Il meurt dans cette maison de santé le 5 juin 1921, à l'âge de 58 ans.

LE SYSTEME FEYDEAU

« Quand je commence une pièce, il me semble que je me verrouille dans un cachot et que je m'en évade quand je la termine. Oh ! non, je ne suis pas de ceux qui enfantent dans la joie. En arrangeant les folies qui déchaîneront l'hilarité du public, je n'en suis pas égayé, je garde le sérieux, le sang-froid du chimiste qui dose un médicament. J'introduis dans ma pilule un gramme d'imbroglia, un gramme de libertinage, un gramme d'observation. Je malaxe du mieux qu'il m'est possible ces éléments. Et je prévois presque à coup sûr l'effet qu'ils produiront. »

« Je pars toujours de la vraisemblance. Un fait – à trouver ! – vient bouleverser l'ordre de marche des événements naturels tels qu'ils auraient dû se dérouler logiquement. J'amplifie l'incident. Si vous comparez la construction d'une pièce à une pyramide, on ne doit pas partir de la base pour aboutir au sommet, comme on l'a fait jusqu'ici. Moi, je retourne la pyramide : je pars de la pointe et j'élargis le débat... Les personnages doivent être extraordinaires, du moins dans leur caractère. Eh bien ! quand j'ai un premier rôle qui pourrait paraître invraisemblable, je prends soin de lui donner pour compagnon un personnage secondaire, mais qui dans la même ligne est plus invraisemblable encore, et, par opposition, fait paraître le premier presque logique. Mais je ne l'emploie que dans des scènes intermédiaires, laissant aller mon personnage jusqu'à l'extrême, lorsque le rire est déclenché, ou doit l'être... »

« Je n'écris jamais de scénario. Je vois une situation, je la prends ; puis je pars sans savoir où, au hasard. Je vais... je cours la poste... Arrivé devant l'obstacle, je le saute, sans jamais l'éviter, sans tricherie et sans expédients : j'ai posé en principe qu'on se tire de tout ! »

A handwritten signature in black ink, reading 'Eugène Feydeau'. The signature is written in a cursive, flowing style with a long, sweeping tail at the end.

Feydeau, vu par...

Sacha Guitry, dans « Portraits et anecdotes ».

« Je pense qu'aucun homme, jamais, ne fut plus favorisé que lui par le Destin. Il avait, dans son jeu, tous les atouts : la beauté, la distinction, le charme, le goût, le talent, la fortune et l'esprit. Puis, le Destin voulant parachever son œuvre, il eut ce pouvoir prodigieux de faire rire... D'autres, me direz-vous, l'avaient eu avant lui et d'autres l'ont encore, ce pouvoir, (...) mais lui, Georges Feydeau, ce qu'il avait en outre, et sans partage, c'était le pouvoir de faire rire infailliblement, mathématiquement, à tel instant choisi par lui et pendant un nombre défini de secondes. Ses pièces étaient conçues, construites, écrites, mises en scène et jouées à une cadence particulière et que, vingt ans après sa mort, on est tenu de respecter.

Ses vaudevilles, puisque c'est ainsi qu'on appelle ses œuvres, portent sa marque indélébile. D'autres vaudevilles ressemblent aux siens, mais les siens ne ressemblent pas aux vaudevilles des autres.

Faites sauter le boîtier d'une montre et penchez-vous sur ses organes : roues dentelées, petits ressorts et propulseurs – mystère charmant, prodige ! C'est une pièce de Feydeau qu'on observe de la coulisse. Remettez le boîtier et retournez la montre : c'est une pièce de Feydeau vue de la salle – les heures passent, naturelles, rapides, exquis...

Il était un ami fidèle, attentif et discret. C'était un solitaire – et cet homme qui faisait éclater de rire ses contemporains, a traversé la vie mélancoliquement. Son visage était si fin, si beau, si français que c'est celui que M. Larousse avait choisi pour illustrer le mot moustache. »

Jean Cocteau

« Pourquoi Marcel Ferrand et Jean Marchat m'ont demandé les décors et les costumes de « La Main passe » ?

Parce que Feydeau est un poète lyrique dans son genre et qu'ils voulaient n'avoir recours qu'à un poète.

Pourquoi ai-je accepté ? Par respect pour Feydeau-poète et pour une noble troupe qui progresse de jour en jour.

Rien de plus naïf que de croire que la poésie au théâtre se limite à Musset. Musset, c'est le théâtre poétique. La poésie de son théâtre ne vient pas de ce que les personnages disent des choses poétiques qui horripilaient Baudelaire, mais d'un certain mécanisme mystérieux. Quand les Français cesseront-ils de confondre la poésie avec ce qui est poétique, le rêve et la rêverie ?

Lorsque j'étais très jeune et que je rentrais chez moi, il m'arrivait de m'arrêter à la terrasse de Maxim's où m'attirait un homme étrange. C'était Feydeau. Considérable, le col du pardessus relevé, le melon basculé sur

une toute petite figure, constellé d'opales, les yeux mi-clos jusqu'à n'être que des fentes, la moustache fine, il soulevait d'une main molle jusqu'à sa bouche sinueuse un cigare énorme. Je le conduisais souvent jusqu'au kiosque du marchand de journaux de la gare Saint-Lazare, avec lequel il conversait jusqu'à l'aube. »

(article paru dans « La Gerbe », le 6 février 1941.)

Jean-Jacques Gautier – critique au Figaro.

« Il est presque impossible de résister à cette accumulation de situations ineptes, à tant de burlesques intrigues enchevêtrées avec une froide résolution, à toutes les manifestations bouffonnes d'un univers composé d'hurluberlus. Et ces agités, ces fantoches aux gestes saccadés, ces pantins dont les moindres démarches sont articulées, et tendues à rompre les ficelles qui les commandent, profèrent des répliques d'un bon sens à peu près inattaquable, d'une spontanéité, d'un naturel tellement quotidien que, chaque fois, vous et moi pourrions les avoir prononcées. C'est l'opposition entre cette raideur des personnages et la simplicité de leurs propos qui crée l'énormité.

Et l'auteur entasse les traits cocasses ; il ajoute une nouvelle folie à toutes celles qu'il a déjà inventées ; il en remet sans cesse ; il les fait tenir en équilibre, l'une sur l'autre... [...] On n'en peut déjà plus, qu'un gag supplémentaire vient derechef enrichir le motif comme ces dessins d'enfants qui ne se terminent qu'à l'extrême bord de la feuille de papier : surréalisme avant la lettre. Et lorsque le mouvement scénique vient animer cet édifice biscornu, il lui confère une vie extravagante. »

(19 juin 1955, à propos d'une reprise du *Mariage de Barillon*.)